

LE DÉCOUVREUR

On lit dans le *Journal des Trois-Rivières* sous la signature de Benjamin Sulte :

Ai-je été trop loin lorsque j'ai écrit que La Vérendrye est probablement l'homme le plus remarquable qui soit sorti de notre ville ?

Pour résoudre la question je vais mettre sous les yeux des lecteurs un bref aperçu de la carrière de douze Trifluviens distingués, lesquels tout en gardant une bonne part de la chronique locale, ont conquis leur place dans l'histoire du Canada.

Prenons les par ordre de date :

Jacques LeNeuf de la Potherie, plusieurs fois gouverneur des Trois-Rivières, propriétaire de grands terrains dans ce lieu, fondateur de Portneuf, gouverneur-général du Canada, par intérim, esprit remuant et qui eut du poids dans les affaires de notre ville.

Pierre Boucher non-seulement s'illustra par la défense des Trois-Rivières, mais fut nommé plusieurs fois au gouvernement de cette place, alla en France représenter les besoins de la colonie, fonda Boucherville et laissa des écrits dignes d'éloges.

Médard Chouart des Groseillers vit le Mississipi avant Marquette et Joliet, parcourut le nord du lac Supérieur, se rendit à la baie d'Hudson avec les Français d'abord, puis pour le compte des Anglais, ce qui amena la formation de la puissante compagnie de la baie d'Hudson. Vingt ans avant d'Iberville, ses voyages à la baie l'avaient rendu célèbre.

Michel LeNeuf de la Vallière, visita la baie d'Hudson l'un des premiers, fonda Beaubassin en Acadie, commanda dans cette colonie, fut seigneur d'Yamaska, capitaine des gardes du comte de Frontenac, se distingua dans la guerre et dans les négociations avec les anglais.

François Hertel conduisit avec succès contre la Nouvelle-Angleterre les milices des Trois-Rivières. Il est connu dans l'histoire sous le nom de *Héros*.

Le baron de Bécancour et ses fils exercèrent des commandements importants, au Canada et en Acadie.

Nicolas Perrot laissa sa famille près des Trois-Rivières tout le temps qu'il fut employé dans l'ouest où il réussit à faire pencher du côté de la France les nations sauvages les plus dangereuses, services qui lui méritent une belle page dans l'histoire du Canada. C'est à Bécancour qu'il écrivit son curieux et instructif *mémoire* sur les sauvages. C'est là qu'il mourut et que demeure sa descendance, ainsi qu'aux Trois-Rivières.

Les Godefroy, dont le chef avait été ennobli depuis son arrivée aux Trois-Rivières, étaient devenus très-puissants. Il en est parlé à diverses reprises, dans les documents publics. Leur plus grande gloire est peut-être d'avoir contribué à fonder le Détroit, où une branche de cette famille existe encore.

Le chevalier de Niverville eut une seigneurie, dans la rivière Chambly, commanda les milices des Trois-Rivières dans plusieurs campagnes contre les Anglais. Son fils remporta aussi des succès à la guerre, fut décoré, contribua, avec Bouchette et Lanaudière, à sauver le gouverneur-général Carleton qui allait tomber au pouvoir des Américains, et mourut colonel de milice des Trois-Rivières.

La Vérendrye se distingua sur les champs de bataille de l'Amérique et de l'Europe, néanmoins son titre principal au souvenir de la postérité est l'incomparable découverte du nord-ouest, découverte non pas suivie d'abandon comme celle de Jacques-Cartier, mais qui se trouva être immédiatement fructueuse à cause des comptoirs qu'il y établit à mesure qu'il progressait dans sa marche vers les Montagnes-Roches. Après dix-sept ans de travaux, lui et ses fils livrèrent en plein rapport de traite des pelleteries la contrée immense qu'ils avaient révélée au monde. Leurs forts sont restés longtemps debout ; la population qu'ils ont attiré du Canada à la rivière Rouge s'y est maintenue. Lorsque Selkirk voulut fonder une colonie sur les rives de l'Assiniboine, il y avait

soixante ans et plus que nos familles occupaient les postes importants du Nord-ouest. L'œuvre de La Vérendrye vient en second lieu dans l'ordre des découvertes et des fondations.

Cartier signala à l'Europe notre pays. Champlain fut le père de la Nouvelle-France ; La Vérendrye fut le père du Nord-Ouest canadien.

Le lecteur peut juger si les travaux des autres Trifluviens illustres mentionnés ci-dessus sont comparables par leur étendue et leurs résultats, aux vastes entreprises du *Découvreur*—car nous devrions le nommer ainsi.

BENJAMIN SULTE.

UNE PAGE D'HISTOIRE

On écrit de Saint-Michel de Bellechasse au *Canadien* :

Il s'agit d'événements qui remontent à la conquête du Canada par l'Angleterre, et dont le souvenir et les traditions se perdent de plus en plus.

Beaucoup parmi nous ignorent qu'à cette époque mémorable de notre histoire, un bon nombre de nos ancêtres poussèrent leur attachement à la Franche jusqu'à l'héroïsme, malheureusement même jusqu'au schisme. C'est ainsi qu'à Saint-Michel de Bellechasse, entre autres paroisses, plusieurs patriotes ne se contentèrent pas de vouer à l'Angleterre une haine profonde, mais se révoltèrent contre l'autorité religieuse intervenue pour ramener l'ordre partout et pacifier les esprits turbulents.

On voit dans les archives de la paroisse que, en 1775, Mgr Briand écrivit une lettre au Révd M. Antoine Lagroix, alors curé de Saint-Michel, par laquelle l'évêque de Québec exprimait son profond regret d'apprendre qu'un habitant avait eu la hardiesse de parler dans la maison de Dieu, et de dire pendant un sermon fait par le Père Lefranc, sur l'obéissance due aux puissances temporelles :—*Monsieur, c'est assez longtemps prêcher sur les Anglais.*

Comprenant que cet homme, en agissant de la sorte, avait non-seulement manqué de respect au temple de Dieu et à la parole de son ministre, mais avait, de plus, montré un esprit de révolte contre les ordres de l'autorité ecclésiastique, l'illustre évêque ordonna de lui faire connaître le nom de celui qui avait fait preuve de tant d'irréligion, afin d'agir à son égard suivant qu'il conviendrait à la gloire de Dieu. Menace d'interdiction fut faite contre les paroisses de Saint-Michel et de Beaumont, desservies par M. Lagroix, si l'on ne divulguait le nom du coupable.

Il est de tradition dans la paroisse que le malheureux qui avait ainsi interpellé le prédicateur, n'ayant pas voulu reconnaître sa faute, ni se soumettre aux recommandations du curé, qui s'efforçait d'apaiser son peuple, fut excommunié avec tous ceux qui partageaient ses opinions.

Il est probable que la plupart de ceux qui avaient encouru les châtiments de l'Église revinrent à de meilleurs sentiments ; mais il n'en est pas moins vrai que cinq personnes de Saint-Michel, persévérèrent dans leur déplorable erreur et qu'elles moururent privées de tous secours religieux. Elles furent enterrées dans un champ, au quatrième rang des concessions de cette paroisse, à dix huit pieds du chemin royal, sur la terre appartenant alors à un nommé Cadrain, aujourd'hui la propriété de M. François Pouliot. Ce lieu fut d'abord entouré d'une clôture, et on y planta une croix ; mais le temps avait fait disparaître l'une et l'autre, elles ne furent pas renouvelées.

Cet endroit était autrefois, dit-on, redouté des passants. On y voyait des fantômes, des apparitions qui sont devenus le thème de plus d'une légende. Mais tout cela se perd déjà dans la nuit des temps, car la génération actuelle ignorait vraiment le premier mot de toute cette lamentable histoire. Cependant les propriétaires respectèrent toujours la partie du terrain où les sépultures avaient été faites, et leur charrue n'en entama jamais la surface.

Depuis longtemps M. Pouliot désirait exhumer les ossements qui devaient encore se trouver en ce lieu. A la requête de M. le curé de Saint-Michel, les autorités religieuses et civiles se prêtèrent volontiers à accorder les permissions légales, aux fins de placer ces dépouilles mortelles dans le cimetière des enfants morts sans baptême.

M. le curé donna en chaire, dimanche dernier, des renseignements très précis et pleins d'intérêt sur les faits qui viennent d'être rapportés, et annonça que l'exhumation aurait lieu le lendemain après-midi. Un grand nombre de personnes y assistaient. Les cercueils, au nombre de cinq, quoique enfouis à quatre pieds sous terre depuis près d'un siècle, étaient presque complètement intacts et les ossements qu'ils renfermaient très bien conservés.

LE PARISIEN

D'après les dictionnaires géographiques, la population de Paris s'élève au chiffre respectable de 1,174,346 habitants *intra muros*, mais ce chiffre est augmenté du tiers, et même à certaines époques du double, par l'affluence considérable des étrangers.

C'est ainsi que pendant l'Exposition, Paris, ce colosse, paraissait trop étroit pour contenir tous ceux qui étaient venus lui demander l'hospitalité.

A voir cette foule compacte, également agitée sur tous les points, l'esprit avait peine à concevoir comment toutes ces maisons, ces hôtels innombrables, il est vrai, mais en résumé occupés par leurs locataires habituels, pouvaient lui donner asile.

Et cependant, le soir venu, chacun rentrait chez soi, comme dans la chanson, et du palais au garni, du premier étage jusqu'aux combles, du salon à la mansarde, tout le monde retrouvait son grabat où son lit à colonnettes.

A deux heures du matin la grande ville sommeillait, et ces rues innombrables, ces boulevards, ces avenues, tout à l'heure bruyantes et animées, étaient maintenant calmes et silencieuses.

Et nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que la moitié de cette foule était composée d'étrangers de toute sorte, Russes, Espagnols, Anglais, Allemands, Américains, etc., Américains surtout. Car c'est une chose digne de remarque, que les petits-fils de Washington aiment à rendre visite aux petits-fils de Lafayette. Il y a entre les deux peuples français et américain un aimant mystérieux qui les attire l'un vers l'autre.

Leur originalité nous plaît, leur luxe, disons le mot, leurs excentricités nous fascinent et nous charment. Comme il nous sont sympathiques, nous le leur laissons voir, ce qui les flatte et fait que chez nous ils se trouvent comme chez eux et qu'ils y restent.

C'est du reste un genre d'importations dont on ne saurait se plaindre, puisque nos voisins d'outre-océan viennent dépenser chez nous des millions qu'ils gagnent dans la concurrence formidable qu'ils font à notre commerce.

Nous subissons en ce moment une véritable invasion de millionnaires.

Voici par exemple toute la famille du célèbre commodore Vanderbilt, représentée par cinq de ses branches principales.

M. William Vanderbilt, fils aîné, surnommé "le roi des chemins de fer."

Le pauvre homme a hérité de son père de plus de 400 millions.

Vous entendez bien : 400 millions !

M. Cornélius Vanderbilt, son frère, et leurs trois sœurs, Mme Torrance, Mme Berger, femme du consul général de Luxembourg aux États-Unis, et Mme Thorn, tous millionnaires à faire envie à bien des rois.

Plusieurs des membres de cette famille viennent se fixer définitivement à Paris, où ils tiendront le rang auquel leur donent droit leur immense fortune et la réputation dont ils jouissent déjà dans toute l'Amérique.

Qu'ils soient donc les bienvenus parmi nous.

Et ce que nous disons de la famille Vanderbilt, nous l'étendons à tous les étrangers qui nous viennent visiter.

Car ce sont eux qui donnent presque exclusivement à Paris cette physionomie particulière, étrange et fantaisiste, qui en fait comme le lieu géométrique de toutes les séductions et de tous les plaisirs.

Vous figurez-vous en effet Paris, insouciant et gai, vivant la vie joyeuse, Paris jetant l'or à pleines mains, le Paris de minuit, le Paris des concerts, le Paris des théâtres, des fêtes et des bals, vous le figurez-vous sans les étrangers. Pour nous, cela nous serait impossible.

Le Parisien est trop agité pour mener cette existence *express*.

Dès le matin, il vaque à ses occupations, à ses travaux ; toute la journée il va à droite, vient à gauche, sans cesse talonné par la nécessité d'agir, s'occupant toujours, brassant les affaires à pleines mains, et, quand le soir arrive, harassé de fatigue, mais content de sa journée, il n'aspire qu'à se reposer pour recommencer le lendemain le travail de la veille.

On est habitué à regarder le Parisien comme un badaud, crédule et naïf. C'est une erreur.

Quand les habitants de la banlieue veulent marquer leur mépris pour quelqu'un, ils l'appellent "Parisien" et croient dire une grossièreté. Ils ne savent pas et ne se rendent pas compte que c'est eux-mêmes qu'ils injurent (si injure il y a). Car les badauds de Paris, ce sont eux qui en forment l'effectif.

Et qu'on ne croie pas que nous soutenons ici un paradoxe, non, rien n'est plus exact.

Si vous passez sur un pont, vous voyez appuyés sur les parapets une vingtaine d'individus occupés à regarder, les yeux écarquillés, l'intéressant spectacle d'un chien qui se baigne ou d'un chat qui se noie. Le passant indifférent hausse les épaules et sourit de pitié à tant de baguenauderie. Mais l'observateur, qui veut se rendre compte de la raison des choses, interroge, questionne et finit par apprendre que la plupart de ces gens ne sont pas de la ville, ce sont ceux que le Parisien, par un sentiment de dédain ridicule d'ailleurs, traite de provinciaux.

NUBIENNE.

PORTRAIT DE LÉON XIII

M. Louis Teste, dans son livre : *Léon XIII et le Vatican*, trace du Saint-Fère un admirable portrait :

Léon XIII, dit-il, est de haute taille. Il a la maigreur d'un ascète. Sa soutane blanche flotte autour de ses membres décharnés. Les lignes du visage sont fermes, arrêtées, anguleuses. Chez Léon XIII, il y a l'épanouissement de l'âme pénétrée des devoirs humains et divins. La physionomie a beaucoup de mobilité. D'habitude, elle est austère, fine, bienveillante ; elle se dessine derrière un léger voile de tristesse et de dédain.

Un pli dans la bouche ! et elle devient hautaine, pénétrante, railleuse. Pourtant jamais elle ne se départit de la dignité apostolique, qui est toujours revêtue du manteau de la charité. Le teint d'une pâleur extrême, semble amortir les feux de la pensée, qui arrive, à fleur des rides du visage, froide et définitive. Le regard est profond et clair.

Lorsqu'il éprouve quelque inquiétude, il se lève avec une lenteur et une force, dont l'effet est comme d'éloigner l'objet ; lorsqu'il donne un ordre, c'est avec une simplicité et une résolution qui ne laissent place qu'à l'obéissance.

La voix traînante nasillarde quand il parle familièrement, est sonore et brillante quand il prononce un discours. Le personnage produit tout de suite une impression que l'on peut traduire par ce mot qui n'est pas banal :

"C'est quelqu'un !" Mais "quelqu'un," prince et pape qu'il n'est pas facile de surprendre.